

Lettre de Jean de Bosschère à Jean Paulhan, 1936-07-05

Auteur : Bosschère, Jean de (1878-1953)

Transcription

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Citer cette page

Bosschère, Jean de (1878-1953), Lettre de Jean de Bosschère à Jean Paulhan, 1936-07-05, 1936-07-05.
Société des Lecteurs de Jean Paulhan, IMEC, Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL ; projet EMAN (Thalim, ENS-CNRS-Sorbonne nouvelle).
Site *HyperPaulhan*
Consulté le 13/02/2026 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Paulhan/items/show/13516>

Copier

Information sur la lettre

Date1936-07-05
DestinatairePaulhan, Jean (1884-1968)
LangueFrançais

Informations sur l'édition numérique

Mentions légales

- Fiche : Société des Lecteurs de Jean Paulhan ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)
- Lettre : Ayants-droit de Jean Paulhan

ÉditeurSociété des Lecteurs de Jean Paulhan, IMEC, Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL ; projet EMAN (Thalim, ENS-CNRS-Sorbonne nouvelle)
Notice créée par [Équipe HyperPaulhan](#) Notice créée le 09/04/2021 Dernière modification le 28/11/2025

12 avenue de Corbéra

5 juillet 1936

Paris XI^e

Cher Ami,

C'était beaucoup me promettre que de m'assurer que je vous écrirais avec grand soin à propos des Fleurs de Tarbes. Je crains, en effet que, en vous écrivant, ne m'oblige seulement l'annonce que je vous fis de la lettre commencée ici.

Je puis peu reprendre et rien ajouter à vos pages si bien gravées avec des idées, si bien écrites... pas sans les "fleurs" que j'aime. Et voici, malgré ce que je viens de dire de mes craintes, une remarque.

Il règne une grande confusion au centre de ce sujet "fleuriste". Ne croyez-vous pas que les journalistes et quelques écrivains n'appellent fleurs les très dignes efforts de retouches qui ne visent ^{peuvent} qu'à l'expression ^{plus vive} et qu'ils ne se sentent pris de colère dès que l'on désire sortir de l'approximatif? Billy et toute l'espèce Jaloux appellent cette tentative, ce goût de la précision dans le dire, de la coquetterie. Ce que Réguy tentait en répétant, en redessinant toujours une même proposition lui imposant à peine des échanges de termes, ce qu'il faisait, nous le faisons par des ^{moyens} ~~moins~~ plus humanistes, mais dans un même but de resserrer l'émotion de près, de désir d'intensité et de clarté. Mais dès que l'on propose une pensée qui n'est pas déjà inaugurée dans une philosophie agréée, on se rend coupable de subtilité, voire d'affectation, comme quand on annonce,

non que le ciel est pourpre, mais de quel pourpre il est ou semble être dans le climat de celui qui le regarde. Tous ces efforts de dialectique et de logique sont rangés, par le critique pressé, dans l'atelier des accessoires avec la grâce, le charme, les fleurs. Comme vertus en soi, ces trois n'appartiennent qu'à l'art et à l'artificiel. Curieuse confusion aux yeux de ceux qui, comme nous, refusent "l'art". L'art est toujours bien près de décoratif. Pour les jeunes Dieux! : des Goncourt, Dorgelès et Carco, mon écriture est "artiste". Ce jugement, outre la bêtise qu'il confirme, est le signe d'une absence absolue d'imagination. Ne peut-on supposer que ceux-là voient et sentent aussi mal et embryonnairement qu'ils écrivent lâche et incolore?

Ils emploient le cliché parce qu'il leur suffit. Ils ignorent que si les doigts sont délicats, ils sont certainement délicats d'une certaine manière. Mais il, ne la voient pas, cette variété si significative de délicatesse. Pour le passant deux hommes se ressemblent s'ils portent la barbe; pour décrire une femme ils notent d'abord la couleur de ses cheveux, puis: quelle difficulté ^{à dire la suite} Tout cela et le reste ^{l'insuffisance de l'écriture} tient à l'homme, on devine que cette conclusion se cache derrière les lignes de votre étude. J'y devine, aussi, d'autres choses qui resteront dissimulées pour ceux qui en prendraient mal. Vous pensez que celui qui oublie qu'il écrit, écrit mal. C'est, pensez-vous certainement, qu'il ne sait écrire; qu'il n'a pas en lui ce personnage ardent qui pense avec vigueur et ne retombe que difficilement dans le colloque quotidien, ce personnage ardent qui bredouille

s'il parle aux bourgeois ou de la pluie et du beau temps, maître de tous les clichés, source ~~de~~ tarriassable du lieu commun. Celui-là, ce possédé, dès qu'il écrit, ne se laissera pas dévorer par le langage, le langage qui est la pâte même de sa pensée; les courbes y épousent la pensée avec des lignes qui se créent successivement dans l'esprit, et qui vont constamment chercher l'exactitude, sans céder aux mots, sans se soumettre; - on demande avec autorité au langage les mots dont il garde une réserve illimitée pour nous. Vous nous parlerez un jour de cette réserve.

Dans cette réserve il y a aussi, comme mots, des associations de mots qui sont devenues des mots véritables, autonomes. "Puissance des mots" - "emprise du langage" font bien l'office de mots que nous ne trouvons pas dans la langue: ce ne sont pas des clichés à abattre, au contraire.

Votre allusion aux écrivains qui fuient est tout à fait remarquable, surtout au lieu où elle paraît dans votre étude. Ils fuient parce qu'ils ambitionnaient de faire de la floriculture (comme moi, avant la guerre) Il n'est que naturel qu'ils quittent le terrain. Mais il s'agit de bien autre chose que de placer notre postulat si bas, de jolis poèmes pleins de fleurs si non de verbalisme et de fleurs. (Vous souriez de me voir parler ainsi? mes fleurs botaniques ne sont pas indifférentes, je crois). Ceux que je vise sont un peu plus honnêtes vis à vis d'eux-mêmes et de notre temps que les autres: c'est pourquoi les bouquets ont été si tôt fanés pour eux. Mais que leurs qualités n'étaient pas encore très fameuses, ils le prouvent en quittant la littérature pour se tourner vers l'économie, la politique

de partis. On ne quitte la plume que pour se lier les mains devant Dieu (je ne fus jamais catholique).

Votre passage sur la fidélité est admirable: il aura, comme tout le reste de l'étude, une influence à laquelle vous n'avez pas pensé un seul instant, car vous vous trompez sur l'importance de votre étude et ignorez encore comment elle porte sur les écrivains: dans tous les deux sens les réactions seront étonnantes. Mais, dieu que je vous dois sembler vain: tout ceci est tacitement compris dans votre travail.

Encore quelques lignes, puis-je ?

Vous dites que le vrai d'un événement nous fait oublier les phrases que nous connaissions à leur propos. C'est là l'origine de toute grandeur et noblesse dans ce que produit l'écrivain. Dans son coeur, devant le fait à lui présenté et à l'événement dans la pensée de sa pensée, il n'adoptera jamais un cliché, aucun ne lui donnerait le sang et le parfum du vrai qui lui apparaît, non par le truchement d'un texte, mais par l'opération originale de son âme. Si un cliché surgit après coup, il prendra peut-être place dans son témoignage, mais il sera réinventé. Il sera toujours loisible d'abolir le cliché plus tard comme on fait de l'alexandrin qui se glisse dans nos vers ou notre prose.

Et ma grande objection contre le cliché est qu'il se fait le méfier de tout ce qui l'entoure dans un texte. Cette pénurie d'imagination m'est une sorte de dénonciation de la pauvreté de l'esprit que cette imagination devrait animer, guider et nourrir. Si l'esprit n'est pas capable de trouver (après coup, car le mot de James à Gide est stupide)

non pas une fiche ou aliché pour fixer une pensée ou une vision, mais une image, un signe frais et direct, sans odeur de vieil imprimé, je crains que l'ensemble de l'expression du concept et celui-ci même ne soient pas fort puissants ... et, disons le, pas curieux, puisque le rare et le curieux sont des qualités qui comptent dès que la littérature quitte le seul plan vraiment valable, celui de la connaissance.

Excusez-moi ces pages hirsutes à propos de votre belle étude qui représentera pour nous le type de la vraie manière d'écrire aujourd'hui.

Hier, quand vous m'avez vu, F.M. me remettait une plaquette de miens vers, que je ne vous envoie pas. C'est trop peu de chose; d'ailleurs, ces poèmes figureront aussi dans une autre brochure à paraître bientôt.

A bientôt
très cordialement

Fr. - Bon